

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

L'espérance ne déçoit pas...mais quelle espérance ?
(Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 3-9

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

L'espérance ne déçoit pas... ...mais quelle espérance ?

Pour de nombreux chrétiens, l'heure n'est-elle pas à la lassitude ou, pire encore, à la résignation ? Et cela, parce que partout ils se sentent en position inconfortable. Ils ne peuvent en effet donner leur adhésion à ceux qui s'accrochent nostalgiquement au passé. Mais, symétriquement, ils refusent de céder aux invitations de ceux qui n'ont d'ardeur que pour les réalisations de l'an 2000. Lucides, ces chrétiens savent que ce passé, tel qu'on nous le maquille, n'a jamais existé ; que cet avenir auquel on nous convie ne verra jamais le jour. D'où leur persévérance, car, malgré tout, leurs convictions les plus profondes ne sont pas touchées, mais une persévérance sans joie ni renouvellement, une attente, mais sans grand espoir.

Pourtant S. Paul nous l'affirme : « L'espérance ne déçoit pas. » Seulement, en proie comme nous le sommes à une incroyable confusion du langage, une grave question se pose à nous : quand on nous parle de l'espérance (et on le fait si fréquemment aujourd'hui !) parle-t-on le langage de S. Paul et de l'Écriture ? L'apôtre se reconnaîtrait-il, pour ne citer qu'un exemple, dans certains documents de l'Action de Carême des catholiques suisses relatifs à ce thème ? Nous voudrions apporter quelques éléments de réponse à une telle interrogation en opérant trois sondages significatifs : l'un au niveau de l'Ancien Testament, le deuxième au temps de Jésus, le dernier enfin dans la théologie de S. Paul.

I.

L'Ancien Testament n'offre ni traité ni définition de l'espérance. Le vocabulaire utilisé pour en parler est lui-même fluent. Néanmoins, quand le croyant veut exprimer sa position d'attente et sa confiance en l'avenir, il le fait de manière extrêmement ferme et selon des constantes étonnamment stables. Un court passage du Deutéronome va nous permettre de dégager quelques-unes de ces orientations de pensée :

« Sache-le donc aujourd'hui et médite-le dans ton cœur : c'est Yahvé qui est Dieu, là-haut dans le ciel comme ici-bas sur la terre, lui et nul autre. Garde ses lois et ses commandements que je te prescris aujourd'hui, afin d'avoir, toi et tes fils après toi, bonheur et longue vie sur la terre que Yahvé ton Dieu te donne pour toujours » (Dt 4, 39-40).

Biffez de ce texte toute mention de Yahvé. Supprimez de l'Ancien Testament les références constantes au Dieu vivant. Tout s'effondre. Tout sens est gommé. Car rien n'a de consistance sans lui. Pour le croyant de l'Ancien Testament, une conviction est inébranlable : Dieu a parlé à leurs pères ; lors de la sortie d'Egypte, le peuple a expérimenté une indubitable libération ; c'est Yahvé que la réflexion a lentement appris à reconnaître comme le Créateur du ciel et de la terre, c'est lui le Seigneur qu'au gré des vicissitudes de la vie d'alliance on a découvert et nommé « Roi et Père, Sauveur et Epoux ».

La présence du Seigneur prit une telle place dans la vie d'Israël ; sa bienveillance efficace fut à tel point sentie comme le recours ultime que, dans la prière, on s'enhardit à le nommer avec des termes nouveaux : « Tu es mon espérance » (Ps 71, 5). « Toi, l'espérance d'Israël (Jr 14, 8 ; 17, 13). Cela, aucun fidèle de Babylone ou des pays environnants ne l'avait jamais fait à l'adresse de ses dieux.

Présence de Dieu comme fondement de l'espérance, comme espérance vivante. Oui, mais aussi dessein de ce Dieu. De Yahvé, le peuple élu attend tout : la vie et son cortège de bienfaits. Il attend la fécondité et les biens matériels, mais aussi la liberté et la sécurité. Dans le bonheur, il compte sur la fidélité de Yahvé. Dans l'angoisse et le malheur, dans l'oppression et l'exil, il se remémore les antiques libérations, il scrute les promesses de son Dieu, il fait monter vers son Rédempteur la supplication du pauvre qui se convertit. Ce que le Seigneur a commencé avec son peuple, envers et contre tout, on espère qu'il l'achèvera.

Ainsi tout l'avenir est placé sous le signe de la présence de Dieu et sous celui de son dessein d'élection et d'amour. Et si progressivement on évoque la venue d'un Messie, c'est parce que l'on croit en l'accomplissement que Dieu veut donner à ses promesses. Dans le Messie, le peuple de Dieu espère contempler l'acteur principal de l'œuvre de Dieu, comportant une nouvelle création et un nouvel exode, une alliance renouvelée de vie et de paix pour toujours.

Mais on pourrait craindre que, fondée sur un Dieu source et but, initiateur et agent de son plan de vie, l'espérance ainsi conçue ne prenne le visage de l'évasion, de la passivité et, dans les heures décevantes, de la résignation. Ce serait se méprendre radicalement sur le sens de l'alliance et de l'espérance biblique. Du reste notre texte est tout à fait explicite : « Afin d'avoir longue vie... **garde ses lois et ses commandements** ». Sans doute le flux de vie et de bienfaits n'a pas d'autre source ni garantie qu'en Dieu. Mais il n'atteint l'homme, de façon durable, qu'avec son consentement et sa collaboration. Tout se passe comme si le bonheur futur, objet de l'espérance, dépendait à la fois totalement de Dieu et totalement de l'homme. Dieu donne le sol, il en assure la fécondité et la liberté, si toutefois la Loi est observée.

Et l'on mesure mieux la profondeur de l'espérance d'Israël, si l'on mesure l'ampleur des exigences concrètes de cette Loi. Loin d'être vague, elle exige de chacun un amour sans partage de son Seigneur en même temps qu'une imitation de Dieu et de sa sollicitude sans limites à l'égard des frères, surtout des petits et des faibles. Écoutons plutôt (pour nous en tenir à quelques passages seulement du Deutéronome) :

« Tu aimeras Yahvé ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton pouvoir » (6, 4). « Tu n'endurciras pas ton cœur ni ne fermeras ta main à ton frère pauvre, mais tu lui ouvriras ta main et tu lui prêteras ce qui lui manque » (15, 7-8). « Tu n'exploiteras pas le salarié humble et pauvre, qu'il soit d'entre tes frères ou étranger en résidence chez toi. Chaque jour tu lui donneras son salaire... » (24, 14-15)

De tels exemples pourraient être multipliés. Qu'on lise, par exemple, dans le même livre (Dt 24, 19-21) quel souci est manifesté pour l'étranger, l'orphelin et la veuve. Même la bonté envers l'animal est évoquée : « Tu ne muselleras pas le bœuf quand il foule le grain » (Dt 25, 4). C'est pourquoi l'espérance ne serait qu'illusion, mensonge et insupportable hypocrisie, si elle ne comportait ce concret d'un amour fraternel vécu.

Réunissons les résultats de ce premier sondage. Le peuple de l'Ancienne Alliance sait déjà que « l'espérance ne déçoit pas ». Mais cependant à trois conditions :

— que ce soit une espérance qui se fonde sur la **présence d'un Dieu vivant et agissant** ;

— qu'elle s'inscrive dans l'axe **d'un dessein de vie et de communion** qui lui fut révélé par le Dieu des promesses ;

— que ce peuple collabore, dès aujourd'hui et par tous ses moyens, à la réalisation de ces promesses de Dieu au profit de ses frères. Sans **amour fraternel** pas de véritable espérance.

II.

Jésus ne vient nullement contredire de telles affirmations. Prenons, à titre d'exemple, sa déclaration aux envoyés de Jean-Baptiste :

« Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez : les aveugles voient et les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres » (Mt 11, 4-5).

En accomplissant de tels gestes, c'est le Père et son dessein d'amour que le Christ veut révéler et imiter (un article de ce numéro nous le rappelle). C'est l'œuvre du Père que Jésus épouse avec un esprit déroutant d'obéissance. Les pauvres attendaient la réalisation des promesses. L'heure des premiers dévoilements sonne avec Jésus.

Tous les points relevés dans le Deutéronome trouvent avec Jésus leur agrandissement ultime. En lui, la présence de Dieu se fait plus proche, la révélation du Père définitive. En lui, le plan du Père se laisse deviner dans ses profondeurs insoupçonnées. Dans l'Ancien Testament, faute de lumières décisives sur la survie de l'homme, les biens espérés ne pouvaient se situer qu'en deçà de la mort physique. Désormais, en Jésus et par son enseignement, nous savons qu'ils comprennent essentiellement la victoire sur le péché et sur la mort. Nous croyons que la sollicitude du Père ne connaît plus de limite : « Ne craignez rien de ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme » (Mt 10, 28). Rien désormais ne peut nuire à ceux qui aiment Dieu et espèrent en lui.

Mais surtout, selon Jésus, à une présence plus bouleversante du Père, à une révélation plus éclatante de son dessein de vie, doivent correspondre chez le chrétien une obéissance plus aimante et une imitation plus attentive du Messie envoyé par Dieu. Plus que jamais nous comprenons en Jésus-Christ qu'il ne doit pas y avoir de solution de continuité entre les cieux nouveaux et la terre nouvelle, objets de notre espérance, et cet univers où nous devons servir efficacement nos frères. Attendre la communion finale et la victoire enfin assurée sur la mort se conçoit moins que jamais, hors d'un effort de toutes les heures, pour transfigurer l'existence de tous nos frères. Espérer vraiment, c'est tout faire pour que l'œuvre inaugurée en Jésus se continue et croisse jusqu'à sa plénitude.

C'est pourquoi nous pouvons répéter, en l'approfondissant, ce que nous disions plus haut. Des chrétiens qui parleraient d'espérance (et malheureusement est-ce si rare ?) sans se fonder sur la présence du Père, sans se demander si les biens espérés sont conformes au dessein de ce Dieu d'amour, et surtout sans imiter, dès aujourd'hui, Jésus serviteur de ses frères, ces chrétiens-là, ce n'est plus de l'espérance chrétienne qu'ils parleraient. Ils auraient sans doute cédé à je ne sais quels rêves romantiques ou idéologiques qui foisonnent aujourd'hui. Les mots de libération, de progrès de l'humanité, de fraternité deviendraient, sans cette ouverture au Royaume du Père, tout simplement burlesques dans le monde de violence et d'oppression où nous devons vivre.

III.

S. Paul a parlé avec toute la précision théologique souhaitable de cette existence dynamique et active du chrétien, de l'espérance qui doit animer sa vie. Il l'a fait tout particulièrement quand il évoque les trois « vertus » : la foi, l'amour (ou charité), l'espérance. Le début de la lettre aux Colossiens est très suggestive à ce sujet :

*« Nous ne cessons de rendre grâces au Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ... depuis que nous avons appris votre **foi** dans le Christ Jésus et la **charité** que vous avez à l'égard de tous les saints, en raison de l'**espérance** qui vous est réservée dans les cieux » (Col 1, 3-5. Il serait également utile de lire des passages comme Rm 5,1-11 ; 1 Co 13, etc.).*

Pour S. Paul (comme le montre si clairement la note exceptionnellement riche de la Bible de Jérusalem accompagnant la traduction de Rm 5, 2) la foi, l'amour fraternel et l'espérance structurent temporellement et théologiquement l'existence chrétienne. Du reste, dans une existence de croyant en pleine croissance, ces trois « vertus » ne se conçoivent jamais séparées l'une de l'autre.

La foi se réfère au **passé**. Elle s'appuie sur la pleine révélation du Père livrée en Jésus-Christ. Par elle, le chrétien sait à quel Dieu il accorde sa confiance. Il prend conscience de l'ampleur du salut opéré par Jésus, du sens inépuisable de sa parole, de sa mort et résurrection, de son ascension et du don de l'Esprit. Et par voie de conséquence, le chrétien sait qui il est — un fils comblé —, de qui il est le membre et quelle est la sainteté de l'Esprit qui l'anime.

La charité, elle, manifeste dans l'épaisseur et la diversité du **présent**, que la foi est vivante (Ga 5, 6). Pour S. Paul, elle doit s'exercer sans limites ni retard, sans faux spiritualisme ni étroitesse de vue (n'ayant en considération que des objectifs terrestres, politiques ou économiques, par exemple). Elle interdit toute haine et tout rejet (raciste, par exemple). Elle est service de tous.

Mais S. Paul le comprend lumineusement : comment cette foi qui permet au Père de justifier son enfant et de le combler de sa propre vie, comment cet amour fraternel qui invente, libère et fait vivre dès maintenant ne tendraient-ils pas avec assurance et passion, avec persévérance et ferveur vers la plénitude du Royaume ? Pour lui, l'espérance consiste en cette tension, elle est cette « **mémoire du futur** » voulu et promis par le Père. C'est elle qui rend possible notre fidélité dans la foi, c'est elle qui attise notre amour et maintient notre sérénité dans la souffrance d'un moment.

Ce troisième sondage nous le confirme : une espérance qui passerait sous silence Dieu, son œuvre et sa volonté d'amour ne serait qu'une caricature sans contenu. Elle pactiserait assurément avec les messianismes douteux que les idéologies, les appétits de domination et l'agressivité des hommes secrètent si aisément. Elle ne trouverait pour se repaître que les rêves des fausses libérations ou des réalisations dérisoirement provisoires. Ce danger n'est pas illusoire. Nous croyons même que plusieurs chrétiens généreux, obsédés par l'ampleur des tâches immédiates, y ont cédé.

IV.

C'est pourquoi nous croyons qu'une fois de plus la critique de l'Écriture se montre radicale et précieuse. Elle s'exerce impitoyable :

— à l'égard de ceux qui placent leur espérance exclusivement en l'homme et parlent inconsidérément des possibilités de l'humanité abandonnée à elle-même, ne se demandant pas avec assez de rigueur que pourraient bien signifier ces possibilités hors de tout plan créateur ;

— à l'adresse de ceux qui limitent la visée de leur espérance à leur horizon de la terre, abandonnant ensuite l'homme sans soutien ni réponse à l'accident stupide, à la maladie et à la mort. Quand ils ne l'endorment pas par le miroitement des faux altruismes et des réalisations collectives au service des générations à venir ;

— en face de ceux qui utilisent l'espérance comme moyen facile de consolation (tout s'arrangera dans le Royaume...) et transgressent allègrement, par lâcheté ou intérêt, la loi de l'amour fraternel et ses exigences immédiates.

Mais l'ampleur des perspectives que nous offre la Bible, quand elle évoque les biens vers lesquels nous oriente l'espérance, est de nature à nous aider puissamment dans les crispations du moment. L'espérance ne déçoit pas. Elle ne saurait tourner à notre confusion, parce qu'elle ne s'appuie pas sur l'homme. La preuve ? nous dit S. Paul, c'est l'amour même de Dieu répandu en nos cœurs.

En définitive, toute réflexion sur l'espérance nous renvoie à cet Esprit qui nous révèle le Père et son dessein, à cet Esprit qui nous unit et qui dirige notre marche sereine vers l'unique Royaume.

Grégoire Rouiller